

## « TU ES PIERRE... »

(Mt 16, 18-19)

(version du 7 octobre 2010, modifiée le 18 mars 2013)

### TEXTE

« Et moi, je te dis que toi, tu es Pierre  
et sur cette même pierre, je bâtirai mon Eglise.  
Je te donnerai les clés du Royaume des Cieux.  
Et ce que tu lieras sur la Terre,  
est lié dans les Cieux,  
et ce que tu délieras sur la Terre  
est délié dans les Cieux. »

### COMMENTAIRE

« **Tu es Pierre**  
**et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise** »

#### Eglise

Le mot « Eglise » vient du grec *ekklesia* qui désignait une assemblée par convocation. Mais il a été choisi par les évangélistes pour traduire le mot araméen de *qehillâ* qui servait, avec le mot *kenishtâ*, à désigner la synagogue.

« Vous savez qu'il y a deux mots caractéristiques dans le milieu palestinien pour les Assemblées : il y a le mot [*qehillâ*] qui est décalqué en temps ordinaire par *Ekklesia*, et le mot *Kenishtâ* qui a été décalqué par le mot *synagogue*. De là pourquoi, assez vite, ces termes se sont spécifiés : les Talmids de Rabbi Iéshoua, dans le milieu grec, ont pris le mot *Ekklesia* c'est-à-dire assemblée, et les Juifs ont pris le mot *synagogue*, de *Kenishtâ* qui veut dire réunion. Ce sont vous le voyez, deux synonymes d'ailleurs souvent employés l'un pour l'autre dans les textes hébreux et araméens. »<sup>1</sup>

« Synagogue et église sont deux termes qui ont été choisis pour le milieu juif et le milieu sorti du milieu juif. Le milieu juif avait sa *Kenishtâ* qui est décalquée par *synagogue* et puis le milieu des talmids de Iéshoua avait le mot *Kehillâ* qui a été calqué bien avant Iéshoua par *Ekklesia*. Mais, au début, on employait l'un et l'autre terme, Vous avez dans le Nouveau Testament, *synagogue* et *ecclesia*. Au bout de quelque temps, *synagogue* a été laissé pour les juifs et *ecclesia* a été pris pour les disciples de Iéshoua.

« Vous voyez combien toutes ces choses sont importantes, c'est qu'au début c'était une assemblée mémorisante à tel point que vous avez encore le Kohelet, l'Ecclesiaste qui était au fond le récitateur de cette *Qehillâ*, de cette *Ecclesia*, de cette église. De là le mot en français « ecclésiaste ». C'était une sorte de rythmo-catéchiste. »<sup>2</sup>

Le mot *Ekklesia* nous renvoie donc à la réalité de la synagogue. Or, qu'est-ce que la synagogue ? Pas d'abord une assemblée de prière et pas seulement une assemblée de fidèles

<sup>1</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 15 mars 1938, 16<sup>ème</sup> cours, *Le formulisme des sept messages*, p. 351.

<sup>2</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 19 mars 1941, 15<sup>ème</sup> cours, *Les formules traditionnelles de l'opposition*, p.216.

qui se réunit pour écouter la Tôrah, les Prophètes et les Ecrits, ainsi que leur interprétation, mais aussi et indissociablement, pour les mémoriser. Nous sommes, en effet, dans un milieu de style oral où, comme le fait remarquer Marcel Jousse, un auditeur est toujours un appreneur par cœur. Rappelons que la synagogue a été instituée au retour de l'Exil à Babylone, à l'instigation des dirigeants juifs et, en particulier, d'Esdras, pour éviter un nouveau désastre au peuple juif : éviter qu'à nouveau celui-ci se détourne de la Tôrah par méconnaissance, en instituant une réunion hebdomadaire de remémoration. Dans ce milieu de style oral qu'est le milieu juif, où l'écriture n'est pas le support normal de la connaissance, il y a nécessité de mémoriser la Tôrah pour pouvoir la pratiquer.

L'Ekklesia est donc elle aussi une assemblée de mémorisateurs qui se réunit pour mémoriser ce que Rabbi Iéshoua a enseigné et a fait.

« Mais l'Eglise, c'est l'Ekklesia, c'est la suite normale de la Qehillâ = l'Assemblée mémorisante du Kêphâ galiléen. »<sup>3</sup>

« C'étaient des groupements d'apprenants comparables à ceux qui sont autour de Melle Desgrées du Loû. Mettons communautés ou assemblées. C'est cela qui nous a donné l'Eglise de ce moment. Ce sont ces groupements de récitateurs qui formaient la Qehillâ palestinienne où nous voyons le « Qohelet » qui est un assembleur d'apprenants et qu'on traduit par Ecclésiaste sans s'occuper de tout le mécanisme pédagogique inclus dans ce mot : « Envoie-le aux 7 assemblées qui sont en Asie ». »<sup>4</sup>

« Si vous avez été dans les veillées paysannes comme je l'ai été, vous savez ce que c'est qu'une Assemblée de Rythmo-mélodies. Vous êtes prêts à comprendre ce que nous allons trouver dans la Qehillâ, que vous traduisez par Ekklesia, en grec et que vous traduisez Ecclesia en latin et que vous traduisez en français par Eglise. Mais là, cela n'a plus aucune espèce de signification. Ceux qui ont fait du grec pourront dire : « Cela veut dire en grec « Assemblée » ». Ceux qui ont travaillé avec moi : « Cela veut dire une réunion rythmo-catéchistique où la tradition vient s'apprendre, où on arrive moins chargé qu'on ne repart. On est là, pendant un certain nombre d'heures, joués et rejoués par des mécanismes traditionnels. »<sup>5</sup>

« D'individu à individu, la Parole de Jésus va d'abord s'installer dans les Foyers et va s'organiser ce qu'on appelle une Qehillâ, qu'on a traduit dans le milieu grec par Ecclesia, qui a donné Eglise, qui est le centre de Récitation. Vous avez alors la Communauté où se retrouvent les foyers, le voisinage. Et ceci s'étendra à la Cité, ceci s'étendra au pays, ceci s'étendra à l'Empire, à l'empire romain, et à ce qui n'avait pas été conquis par l'empire romain... »<sup>6</sup>

Il est intéressant de confronter cette approche de l'Eglise avec les définitions modernes que nous en donnons.

Voici comment le catéchisme par questions et réponses définissait l'Eglise :

---

<sup>3</sup> Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 6 mars 1950, 16<sup>ème</sup> cours, *Les gestes ethniques en face du combat*, p. 327.

<sup>4</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 8 mars 1938, 15<sup>ème</sup> cours, *Le mimodrame des sept chandeliers*, p. 336.

<sup>5</sup> Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 26 janvier 1948, 11<sup>ème</sup> cours, *La tradition galiléenne et son style oral*, p. 219.

<sup>6</sup> Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 2 juin 1947, 6<sup>ème</sup> cours, *Les civilisations et les génies ethniques*, p. 88.

« L'Eglise est la société de tous les chrétiens fondée par Jésus-Christ, gouvernée par le Pape et les Evêques unis au Pape. »<sup>7</sup>

et puisqu'il s'agit d'un catéchisme expliqué, voici le commentaire de cette définition :

« L'Eglise est une société religieuse. Tous les chrétiens en sont les membres. Ils forment tous ensemble une grande famille. Aussi pouvons-nous avec raison appeler l'Eglise notre Mère. C'est elle qui nous a engendrés à la vie de la grâce et qui continue de mettre à nos dispositions les moyens de salut, les sacrements « de notre Mère la sainte Eglise ».

« Jésus-Christ qui a fondé l'Eglise, en est le chef invisible. Avant de remonter au ciel, Jésus-Christ a établi saint Pierre chef visible de son Eglise. »<sup>8</sup>

Voici maintenant la définition du mot Eglise donnée par le Dictionnaire culturel du christianisme :

« (gr. *ekklesia*, « assemblée du peuple » ; traduction de l'hébreu *qahal*, « assemblée liturgique d'Israël ».) Communauté des croyants en Jésus-Christ, c'est-à-dire des chrétiens, l'Eglise est le peuple de Dieu. En ce sens, elle assure la continuité avec Israël. Pour Paul, elle est un « corps » dont le Christ est la tête et les chrétiens les membres (Col 1, 18). Les premiers chrétiens ont choisi ce mot pour affirmer l'universalité et l'ouverture de leur communauté, en réaction contre les Romains qui les considéraient comme une secte. »<sup>9</sup>

Comme on le voit, l'Eglise est définie comme une société ou mieux comme une communauté, mais on n'explique pas ce qui cimente en vérité cette société et cette communauté : la mémorisation commune de la Parole de Dieu, qui faisaient des disciples des rabbis d'Israël et des disciples de Rabbi Iéshoua des frères parce que fils d'un même Père, le Maître.

La Constitution dogmatique de Vatican II sur l'Eglise, *De lumen Gentium*, ne donne pas une définition de l'Eglise, mais elle est présentée comme « le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain », « le règne de Dieu déjà mystérieusement présent » et, en tant que « règne de Dieu » décrite à travers des images :

« Tout comme dans l'Ancien Testament la révélation du Royaume est souvent présentée sous des figures, de même maintenant c'est sous des images variées que la nature intime de l'Eglise nous est montrée, images tirées soit de la vie pastorale ou de la vie des champs, soit du travail de construction ou encore de la famille et des épousailles, et qui se trouvent ébauchées déjà dans les livres des prophètes.

« L'Eglise, en effet, est le *bercail* dont le Christ est l'entrée unique et nécessaire (*Jn* 10, 1-10). Elle est aussi le troupeau dont Dieu a proclamé lui-même à l'avance qu'il serait le pasteur (cf. *Is* 40, 11 ; *Ez* 34, 11s.), et dont les brebis, quoiqu'elles aient à leur tête des pasteurs humains, sont cependant continuellement conduites et nourries par le Christ même, Bon Pasteur et Prince des pasteurs (cf. *Jn* 10, 11 ; 1 P 5, 4), qui a donné sa vie pour ses brebis (cf. *Jn* 10, 11-15).

« L'Eglise est le *terrain de culture*, le champ de Dieu (*I Co* 3, 9). Dans ce champ croît l'antique olivier dont les patriarches furent la racine sainte et en lequel s'opère et s'opérera la réconciliation entre Juifs et Gentils (*Rm* 11, 13-26). Elle fut plantée par le Vigneron céleste comme

<sup>7</sup> Abbé . VAN AGT, *Mon catéchisme expliqué, commentaire du catéchisme à l'usage des diocèses de France*, Lethielleux, 1959, p. 87.

<sup>8</sup> *idem*.

<sup>9</sup> *Dictionnaire culturel du christianisme*, Cerf et Nathan, 1994, p. 116.

une vigne choisie (*Mt* 21, 33-43 par. ; *Is* 5, 1 s.). La Vigne véritable, c'est le Christ : c'est lui qui donne vie et fécondité aux rameaux que nous sommes : par l'Église nous demeurons en lui, sans que nous ne pouvons rien faire (*Jn* 15, 1-5).

« Bien souvent aussi, l'Église est dite la *construction* de Dieu (*1 Co* 3, 9). Le Seigneur lui-même s'est comparé à la pierre rejetée par les bâtisseurs et devenue pierre angulaire (*Mt* 21, 42 par. ; *Ac* 4, 11 ; *1 P* 2, 7 ; *Ps* 117, 22). Sur ce fondement, l'Église est construite par les Apôtres (cf. *1 Co* 3, 11), et de ce fondement elle reçoit fermeté et cohésion. Cette construction est décorée d'appellations diverses : la maison de Dieu (*1 Tm* 3, 15), celle dans laquelle habite la *famille*, l'habitation de Dieu dans l'Esprit (*Ep* 2, 19-22), la demeure de Dieu chez les hommes (*Ap* 21, 3), et surtout le *temple* saint, lequel, représenté par des sanctuaires de pierres, est l'objet de la louange des saints Pères et comparé à juste titre dans la liturgie à la Cité sainte, la nouvelle Jérusalem [5]. En effet, nous sommes en elle sur la terre comme les pierres vivantes qui entrent dans la construction (*1 P* 2, 5). Cette Cité sainte, Jean la contemple descendant du ciel d'auprès de Dieu à l'heure où se renouvellera le monde, prête comme une fiancée parée pour son époux (*Ap* 21, 1 s.).

« L'Église s'appelle encore « la Jérusalem d'en haut » et « notre mère » (*Ga* 4, 26 ; cf. *Ap* 12, 17) ; elle est décrite comme l'épouse immaculée de l'Agneau immaculé (*Ap* 19, 7 ; 21, 2.9 ; 22, 17) que le Christ « a aimée, pour laquelle il s'est livré afin de la sanctifier » (*Ep* 5, 26), qu'il s'est associée par un pacte indissoluble, qu'il ne cesse de « nourrir et d'entourer de soins » (*Ep* 5, 29) ; l'ayant purifiée, il a voulu se l'unir et se la soumettre dans l'amour et la fidélité (cf. *Ep* 5, 24), la comblant enfin et pour l'éternité des biens célestes, pour que nous puissions comprendre l'amour envers nous de Dieu et du Christ, amour qui défie toute connaissance (cf. *Ep* 3, 19). Tant qu'elle chemine sur cette terre, loin du Seigneur (cf. *2 Co* 5, 6), l'Église se considère comme exilée, en sorte qu'elle est en quête des choses d'en haut et en garde le goût, tournée là où le Christ se trouve, assis à la droite de Dieu, là où la vie de l'Église est cachée avec le Christ en Dieu, attendant l'heure où, avec son époux, elle apparaîtra dans la gloire (cf. *Col* 3, 1-4). »<sup>10</sup>

Mais qui perçoit aujourd'hui que la plupart de ces « images » renvoient à la réalité de la mémorisation de la Parole de Dieu ? Si l'Église est le *bercaïl* et le *troupeau* dont le Christ est le Pasteur, qui perçoit que cette analogie ne prend sens qu'à travers le fait que le Christ est en toute vérité un pasteur parce qu'il fait manger sa Parole à ses brebis que sont ses apprenants ? Si l'Église est le *terrain de culture* et le *champ de Dieu*, qui perçoit que c'est parce que la Parole de Dieu est une semence dans la mesure où elle est jetée dans la terre du cœur humain par la mémorisation ? Si l'Église est la *construction de Dieu*, qui perçoit que c'est parce qu'il n'y a construction que s'il y a instruction, comme nous allons le montrer ci-après ?

C'est la raison pour laquelle la messe est l'action, à la fois caractéristique et constitutive, de l'Église. En effet, la messe comporte deux parties : la liturgie de la Parole et la liturgie eucharistique qui sont les prolongements de deux instances principales de la vie religieuse juive au retour de l'Exil.

La première partie, la liturgie de la Parole, est la prolongation de la synagogue dont elle reprend la motivation essentielle : pas seulement écouter la Parole de Dieu mais la mémoriser. Elle est présidée par l'évêque-pasteur, armé de son bâton de berger, la crosse, qui fait manger-mémoriser la Parole. Il est dommage qu'après deux mille ans de christianisme, cette première partie ne réponde plus à cette fonction de mémorisation.

La seconde partie, la liturgie eucharistique, est la prolongation de la liturgie sacrificielle du Temple où les sacrifices d'animaux sont remplacés par l'unique sacrifice du Christ sur la Croix. Elle est présidée par l'évêque-prêtre, coiffé de la mitre, héritière de la coiffe du prêtre juif. Mais il est important de souligner que ce sacrifice se réalise par la

---

<sup>10</sup> Constitution dogmatique *De lumen Gentium* sur l'Église, Vatican II, chapitre 1, § 5.

consécration du pain et du vin qui s'achève par un appel à la mémoire des fidèles : « Faites ceci en mémoire de moi ! ». Et le geste qui nous est demandé d'accomplir pour faire mémoire du Christ est de le manger et de le boire. Après la manducation-mémorisation de la Parole dans la première partie, voici donc la manducation-bibition-mémorisation de l'Enseigneur dans la seconde partie. Toute la messe gravite donc autour de la mémorisation de l'Enseignement et de l'Enseigneur. Et parce que la messe est caractéristique et constitutive de l'Eglise, assemblée mémorisante, on voit difficilement comment on pourrait prétendre être chrétien et ne pas pratiquer.

### **Bâtir mon Eglise**

Rabbi Iéshoua affirme vouloir bâtir son Eglise. C'est donc que l'Eglise est une construction et nous retrouvons une des « images » de l'Eglise signalée par la Constitution *Lumen Gentium*. Remarquons simplement que cette Constitution se contente d'enfiler les citations scripturaires où on parle de la maison de Dieu sans chercher à en expliquer la signification profonde. On peut, en effet, se poser la question en quoi une assemblée mémorisante peut être comparée à une construction. Car les analogies palestiniennes ne sont jamais de pures figures de style, de simples manières de parler, mais obéissent à une logique gestuelle significative.

L'Eglise est une construction parce que l'assemblée mémorisante qu'elle constitue est instruction. Remarquons qu'en français, les deux mots « construction » et « instruction » ont la même racine indo-européenne *ster-*, correspondant au geste d'entasser des matériaux. C'est donc que la sagesse populaire a pressenti le lien qui unit « construction » et « instruction ». Nous avons même, en français, un même mot qui a les deux sens : « édifier ». On peut tout aussi bien « édifier une maison » qu'« édifier quelqu'un par la parole ou par l'exemple ».

Voici ce que Marcel Jousse nous dit de cette pédagogie mémorisante du milieu ethnique palestinien :

« Là, sans métaphore et à la lettre, « instruire », c'est « bâtir » l'Homme, presque « recréer » l'Homme, mimodramatiquement, intellectuellement, moralement. Par son Instruction qui est Construction, et quasi Création, l'Abbâ engendre ses Berâs « à son image et à sa ressemblance » gestuelles et globales. Il est dans ses Berâs et ses Berâs sont en lui, geste propositionnel par geste propositionnel et donc geste interactionnel par geste interactionnel. On est ce qu'on sait. »<sup>11</sup>

« Celui qui apprend ces leçons et les rejoue avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur la pierre. Celui qui apprend ces leçons et ne les rejoue pas avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur le sable. »<sup>12</sup>

Il y a, en effet, une profonde analogie gestuelle entre *construire une maison* et *apprendre une leçon de style global-oral en présence d'un enseigneur*. C'est sur cette logique que repose la parabole de la maison sur le rocher et de la maison sur le sable :

« Quiconque entend mes paroles que voici  
et fait celles-ci,  
à quoi sera-t-il comparable ?  
A un homme avisé  
qui a bâti sa maison sur le rocher.  
...

<sup>11</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 357.

<sup>12</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 195.

« Quiconque entend mes paroles que voici  
et ne fait pas celles-ci,  
à quoi sera-t-il comparable ?  
A un homme insensé  
qui a bâti sa maison sur le sable. »  
(Mt 7, 24-27)

Les maisons palestiniennes sont construites avec des briques de terre séchée. Façonnées par l'homme, elles sont toutes semblables et forment des petites unités que l'on va assembler pour former les murs. Pour construire une maison, il faut généralement deux personnes : une qui passe les briques, l'autre qui les pose, l'une à côté de l'autre, en les scellant avec un ciment.

Apprendre une leçon de style global-oral, c'est recevoir d'un enseignant, une à une, les briques récitationnelles que constituent les schèmes rythmiques, formulaires comme les briques. C'est les juxtaposer, en les déposant dans son cœur-mémoire les unes après les autres mais c'est surtout les imbriquer, en les cimentant par la répétition de plusieurs schèmes rythmiques consécutifs, afin que la mémoire fonctionne sans défaillance dans la restitution de la consécution de ces schèmes rythmiques.

Citons ce texte de Cyrille de Jérusalem, à propos de la catéchèse, qui parle des différentes pierres qui constituent la science, que l'on reçoit une à une, séparément, mais qu'il faut ensuite lier comme les pierres d'une maison :

« Dis-toi que la catéchèse est un édifice : si nous ne creusons pas pour les fondations, si nous n'assurons pas les joints de la construction, la cohésion de la maison, pour qu'elle ne comporte aucune malfaçon qui rendrait caduque la construction, absolument inutile sera lui-même le premier travail. Il faut au contraire joindre successivement pierre à pierre et accorder angle à angle, en arasant le superflu : c'est ainsi qu'il faut aboutir à élever une construction impeccable. De même nous t'apportons, pour ainsi dire, les pierres de la science. Il faut écouter ce qui concerne le Dieu vivant ; écouter ce qui concerne le jugement ; écouter ce qui concerne le Christ ; écouter ce qui concerne la résurrection. Il y a quantité d'enseignements successifs, actuellement donnés sans lien, mais qui, le moment venu, le seront de façon systématique. Mais si tu ne les relies pas en leur ensemble et si ta mémoire ne retient pas les premiers, puis les suivants, l'architecte aura beau bâtir, tu n'auras qu'un édifice fragile. »<sup>13</sup>

L'apôtre Paul, qui parle de l'Eglise comme d'une construction :

« Car la construction que vous êtes  
a pour fondations les apôtres et les prophètes  
et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même.  
En lui toute construction s'ajuste et grandit  
en un temple saint dans le Seigneur.  
En lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction  
pour devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit. »  
(Ep 2, 20-22)

nous explique que c'est la Parole, et donc l'instruction, qui en est l'auteur :

« ...la Parole de sa grâce  
qui a la puissance de construire l'édifice. »

---

<sup>13</sup> Catéchèse de Cyrille de Jérusalem, P XII.

(Ac 20, 32)

C'est aussi dans l'équivalence *instruire* = *construire* que réside la logique gestuelle de cette parole de Jésus:

« Si quelqu'un m'aime,  
il gardera ma Parole  
et mon Père l'aimera  
et nous viendrons à lui  
et nous ferons chez lui notre demeure. »

(Jn 14, 23)

Celui qui s'instruit, construit une maison que Dieu peut habiter.

C'est toujours à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que les Rabbis appelaient leurs disciples des « fils ». En effet, étymologiquement, en hébreu et en araméen, Fils = Ben = Berâ c'est le « Bâti », le « Construit ». <sup>14</sup>

C'est encore à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que Jean-Baptiste peut dire aux Pharisiens:

« Dieu pourrait de ces pierres-ci tirer des fils pour Abraham. »

Il y a, en fait, un double jeu de mots, un, au niveau des sons: « Dieu pourrait de ces *abenayyâ* tirer des *benayyâ* pour Abraham. » et un, au niveau du sens: « Dieu pourrait de ces pierres *construire* des *instruits* pour Abraham. ». Voici, à ce sujet, le commentaire de Marcel Jousse :

« Saint Jean Baptiste se trouve devant les Pharisiens qui lui disent: « Nous avons Abraham pour père, pour Abbâ ». Et Iôhânân l'Immergeur répond: « Elâhâ pourrait de ces pierres-ci mettre debout des fils pour Abraham ».

« Quelle espèce de rapport y a-t-il entre *Pierre* et *fils* ? Il y a ce rapport, c'est qu'en araméen, *Pierre* c'est *abenayyâ* et *fils* c'est *benayyâ*. Et en plus vous avez *mettre debout*. C'est qu'en effet, les *benayyâ* qui sont les fils, les disciples, les appreneurs, les récitants, se tiennent debout devant leur Enseigneur.

« Vous avez là trois mécanismes qui sont absolument araméens: d'abord ces jeux de mots: *abenayyâ* avec *benayyâ* et en plus, le geste des pierres qui sont levées, des *abenayyâ* debout comme les *benayyâ* debout pour réciter, et c'est pour cela que vous avez ce mot de Iéshoua que vous ne traduisez presque jamais dans son sens original, quand les appreneurs, les *benayyâ* de Iéshoua lui disent: « Qui sera RAB dans la Malkoutâ de Shemmayyâ ? » - Qui sera, au fond, le maître, le recteur de cette Université ? - Iéshoua prend un petit enfant et le met debout au milieu d'eux. Entendez-vous bien cela ? Il le met debout et il leur dit:

*Si vous ne répétez  
et ne redevenez  
comme des écoliers  
point vous n'entrerez  
dans la Malkoutâ de Shemmayyâ. »* <sup>15</sup>

<sup>14</sup> cf. Marcel JOUSSE dans *La Manducation de la Parole*, p. 105 note, p. 182, note 28; *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, p. 228.

<sup>15</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 23 février 1944, 15<sup>ème</sup> cours, *La logique intraduisible des métaphores*, p. 274.

### La pierre de fondation

Dans le texte de l'apôtre Paul, que nous avons cité plus haut (Ep 2, 20-22), on remarquera que cette construction qu'est l'Eglise, comme toute construction, repose sur des fondations, qui sont les apôtres et les prophètes, et se tient par une pierre d'angle qui est le Christ. Nous retrouvons ailleurs, dans le Nouveau Testament, cette affirmation que le Christ est la pierre d'angle.

Tout d'abord, dans la bouche même de Iéshoua qui se contente de citer le texte du psaume 118, 22-23 :

« La pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs  
c'est elle qui est devenue tête d'angle. »  
(Mt 21, 42)

ensuite dans la bouche de l'apôtre Pierre :

« Celui-ci (le Christ) est la pierre,  
celle méprisée par vous les bâtisseurs,  
celle devenue tête d'angle. »  
(Ac 4, 11)

« Approchez-vous de lui,  
pierre vivante rejetée par les hommes,  
mais choisie et précieuse devant Dieu.  
Vous-mêmes comme des pierres vivantes,  
soyez édifiés maison spirituelle  
pour un sacerdoce saint,  
pour offrir des sacrifices spirituels  
acceptables pour Dieu par Jésus-Christ. »  
(1 P 2, 4-6)

Ce deuxième texte ne précise pas que le Christ est la pierre d'angle, mais le fait qu'il précise qu'il s'agit de la pierre vivante rejetée par les hommes constitue une citation implicite du psaume et renvoie donc à la pierre d'angle. D'après ces différents textes, il y a donc trois sortes de pierres : celles des fondations (les apôtres et les prophètes), celles des murs (les fidèles) et la pierre d'angle (le Christ), et rendons à chaque sorte la fonction qui lui est due. En effet, certains, qui veulent à tout prix réfuter la primauté de Pierre que l'Eglise catholique prétend trouver dans ce texte de Matthieu, confondent gaillardement, pour leur argumentation, pierre de fondation et pierre d'angle. Voici, par exemple, ce qu'on lit sur le site <http://www.gallican.org/primaute.htm>, après qu'on a cité les textes ci-dessus de Ac 4, 11 et 1 P 2, 4-6 :

« Le Christ est donc le seul fondement, la seule pierre d'angle. »

Or, dans le texte de Matthieu : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », il est difficile de comprendre cette pierre comme pierre d'angle puisqu'il s'agit de bâtir **dessus**. A côté des interprétations qui veulent absolument que Iéshoua ait affirmé : « Toi, Simon, tu es pierre et sur cette pierre que je suis, je bâtirai mon Eglise » ou encore « Toi, Simon, tu es pierre et sur cette pierre qu'est l'affirmation de foi que tu viens de faire (« Toi, tu es le fils du Dieu vivant), je bâtirai mon Eglise, il y a le simple bon sens à faire



jouer. Nous sommes dans un milieu de style oral qui affectionne les jeux de mots et Iéshoua a prononcé cette parole dans sa langue, l'araméen : « Tu es képhâ et sur ce képhâ, je bâtirai mon Eglise », où le jeu de mots fonctionne parfaitement<sup>16</sup> et le bon sens en dicte la compréhension : « tu es pierre et sur cette pierre que tu es, je bâtirai mon Eglise ».

Comme on n'est pas à court d'arguties, on fait remarquer qu'en grec, on trouve deux mots différents : *petros* et *petra* et on en conclut que l'évangéliste a voulu lever une équivoque créée par le texte araméen ( ! ? ) :

« En syriaque, qui est probablement le langage dans lequel s'exprimait Jésus, le mot *cepha* signifie bien une pierre et *cepha* (ou *cephas*) nom donné par Jésus à Simon, devait se traduire également par Pierre. Dans ce cas, il y aurait lieu à une équivoque, si le texte grec et inspiré de l'Evangile n'y eût remédié. En effet bien que le mot grec (*petros*) signifie à la fois une pierre et le nom Pierre, l'évangéliste ne voulant laisser subsister aucun doute sur l'interprétation de ce passage a dit : « Et sur cette pierre » au lieu de « et sur ce Pierre ». »<sup>17</sup>

« D'autres vont même pour étayer cette objection jusqu'à dire que *Petros* signifierait « caillou » (donc de petite taille) tandis que *petra* signifierait « roc », « rocher ». En résumé, le Christ aurait dit à Pierre : « Tu es Pierre (= caillou) et sur ce rocher (moi-même) je bâtirai mon Eglise ».

« Qu'en est-il de cette distinction *Petros/Petra* ? D'emblée, précisons que cette distinction ne porte pas préjudice aux traductions que nous utilisons couramment et que la signification de la phrase est bien celle que nous lui donnons. Car *Petros* et *Petra* signifient exactement la même chose ! La prétendue distinction entre *Petra* et *Petros* sur la « taille » du rocher n'existe pas dans la Bible. Elle existait bien 400 ans avant Jésus-Christ dans le grec attique et était limitée à la poésie. Mais n'était plus d'usage au moment du Nouveau Testament. Le Nouveau Testament, lui, est écrit en prose et dans un autre style de grec, le grec *koinè*. Et, dans ce grec-là, il n'y a aucune différence de signification entre *petros* et *petra* ! Dans le Nouveau Testament, c'est le grec *lithos* qui signifie « caillou ». Et il n'est jamais employé pour Pierre !

« Pourquoi alors un mot différent ? Tout simplement parce que *Petros* est le masculin du mot féminin *Petra* qui veut dire « pierre ». En grec, les mots ayant des genres, il était important que, pour appliquer le mot de *petra* à Pierre, qui est un homme, ce nom féminin soit devenu masculin ! D'où l'emploi du mot *Petros*, masculin de *petra*, pour Pierre... Sinon, c'est comme si Jésus avait appelé Pierre, Louise au lieu de Louis ! C'eût été incompréhensible...

« Notons aussi que Jésus avait solennellement changé le nom de Simon en celui de Pierre, sans préciser pourquoi. Or, nous savons que dans la Bible, quand Dieu change le nom d'une personne, cela n'est pas sans signification. Bien plus, le nouveau nom de la personne est le reflet de sa vocation ! Qu'en est-il alors de Simon-Pierre ? C'est justement ce passage qui donne la clé du changement de nom ! Cette phrase en particulier du « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise » donne l'explication du changement de nom : Jésus a changé le nom de Simon en Pierre, parce qu'il est appelé à être l'élément de stabilité sur lequel Jésus va construire l'Eglise ! Sur lui le Christ va bâtir son Eglise... Et pour bâtir son Eglise, il lui faut quelqu'un de stable comme le roc ! Et c'est Simon qu'il a choisi particulièrement pour répondre à cette vocation. Pour ceux qui disent que Pierre n'est pas la pierre (l'argument *Petros/Petra*), l'épisode du changement de nom de Pierre demeure incompréhensible. »<sup>18</sup>

Par contre, l'auteur protestant que nous avons cité plus haut et qui prétend que le grec a voulu lever « une équivoque créée par le syriaque », ne semble pas remarquer que ce même texte grec affirme : *καί ἐπί ταύτη τη πέτρα*, avec un mot *ταύτη*, qui est la crase

---

<sup>16</sup> Comme en français d'ailleurs où le jeu de mots fonctionne complètement : « Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise ».

<sup>17</sup> Sur le site <http://www.gallican.org/primaute.htm>

<sup>18</sup> site internet [v.i.v.free.fr/.../pierre-est-la-pierre.html](http://v.i.v.free.fr/.../pierre-est-la-pierre.html)

(contraction) de τη αὐτή, adjectif démonstratif, signifiant « la même ». Autrement dit, le texte grec lève de lui-même la soi-disant équivoque créée par les deux termes *petros/petra* en précisant bien littéralement : « Tu es Pierre et sur cette même pierre... »

En résumé, et sans aucun doute possible, la pierre de fondation est spécifiquement, dans ce texte, l'apôtre Pierre. Ce qui n'exclut pas que les autres apôtres soient aussi pierres de fondation, comme l'affirme l'apôtre Paul, mais Pierre reçoit ici une prérogative particulière, sur laquelle nous allons avoir à nous interroger. Notons simplement, pour l'instant, que cette prérogative est liée à l'instruction qui est la seule construction possible pour l'Eglise, ainsi que nous l'avons démontré.

### **Je bâtirai**

On remarquera toutefois que si la construction de l'Eglise qui est instruction repose sur la pierre qu'est l'apôtre Pierre, Rabbi Iéshoua n'a pas dit : « et sur cette pierre, **tu** bâtiras mon Eglise » mais « et sur cette pierre, **je** bâtirai mon Eglise ». Si Pierre est la pierre de fondation, le maître d'œuvre reste Rabbi Iéshoua lui-même. C'est dire que l'apôtre Pierre n'est qu'un instrument entre les mains de Rabbi Iéshoua qui garde la totale mainmise sur la construction de cette Eglise. La primauté de l'apôtre Pierre reste dans une totale dépendance de Rabbi Iéshoua. L'apôtre Pierre n'est que le vicaire du Christ et, comme lui, le serviteur des serviteurs.

C'est également ce qu'exprime l'affirmation de Iéshoua : « Ce que tu lieras/délieras sur la Terre a été lié/délié dans les Cieux ». Autrement dit, c'est parce qu'une chose a été liée/déliée dans les Cieux que Pierre peut la lier/déliier sur Terre. Aucun déterminisme dans cette affirmation mais simplement l'affirmation de la totale dépendance de Pierre (et des autres apôtres) vis-à-vis de Iéshoua.

Il est fortement regrettable qu'avec le temps, cette primauté pédagogique se soit prostituée avec une primauté politique

### **« Et les portes du Shéôl ne seront pas fortes plus qu'elles »**

Le texte grec parle des « portes de l'Hadès (ἅδης) » qu'on a souvent traduit par « les enfers » avec la confusion possible avec l'Enfer, dont le catholicisme a fait le séjour des anges déchus et des réprouvés. Du coup, on comprend que les puissances du Mal, personnifiées en Satan et ses anges, ne l'emporteront pas sur l'Eglise. Essayons de clarifier tout cela.

En latin *infern*, en grec *hadès* désignent ce qui est en-dessous de la terre, autrement dit le séjour des morts et correspond au *shéol* en hébreu. Cela n'a rien à voir avec ce que nous appelons l'Enfer qui correspond à la Géhenne des Evangiles. Cette appellation d'Enfer, pour désigner le lieu des anges déchus, est d'ailleurs faussante, parce qu'étymologiquement « enfer » désigne ce qui est en-dessous, alors que, d'après l'apôtre Paul, les esprits du mal habitent les airs :

« Le Prince de la puissance de l'air,  
l'esprit maintenant à l'œuvre parmi les fils de la rébellion. »  
(Ep 2, 2)

« Ce n'est pas pour nous le combat contre sang et chair,  
mais contre les principautés, contre les autorités,  
contre les souverains du monde des ténèbres,  
contre les esprits de méchanceté dans les espaces célestes. »  
(Ep 6, 12)

Il est évident que Rabbi Iéshoua renvoie ici au concept palestinien de *shéol*, le séjour des morts. Or ce séjour des morts est également considéré, d'après le psaume, comme le pays de l'oubli :

« Pour les morts, fais-tu des merveilles,  
les ombres se lèvent-elles pour te louer ?  
Parle-t-on de ton amour dans la tombe,  
de ta fidélité au lieu de perdition ?  
Connaît-on dans la ténèbre tes merveilles  
et ta justice au pays de l'oubli ? »  
(Ps 87, 11-13 ; cf. aussi Ps 113 B, 17)

Pour l'Eglise, qui est la construction par instruction, instruction par transmission orale et reposant donc essentiellement sur la mémorisation, il est normal que Rabbi Iéshoua promette que les portes de l'oubli ne seront pas fortes plus que la mémoire qui la fait exister. Se rend-t-on suffisamment compte de l'importance essentielle de la mémoire pour la survie de l'Eglise puisque Iéshoua lui promet la victoire sur les forces de l'oubli ? Et c'est la première fonction de l'apôtre Pierre qu'exprime cette affirmation de Rabbi Iéshoua : c'est à lui d'élaborer le collier-compteur des récitations évangéliques qui permettra à la mémoire humaine de ne jamais oublier ce que Rabbi Iéshoua a dit et a fait parmi nous. Est-ce la raison pour laquelle l'apôtre Pierre, qui a reçu la mission d'instruire l'Eglise et de lui permettre de ne jamais oublier, a lutté toute sa vie contre l'oubli, en se levant toutes les nuits afin de se remémorer sans cesse les enseignements de son Maître, au point d'en perdre le sommeil à la fin de sa vie, selon le témoignage d'un écrit ébionite du 2<sup>ème</sup> siècle<sup>19</sup>.

### « Je te donnerai les clés du Royaume des Cieux »

#### Le Royaume des Cieux

Le Royaume des Cieux, en araméen la *malkoûtâ de shemmayâ*, cette régulation que Iéshoua apporte est d'un tout autre ordre : elle n'est ni guerrière, ni politique, ni civile. Il s'agit d'une régulation personnelle, un modelage individuel des gestes de l'homme, qui passe par un enseignement, celui de Rabbi Iéshoua de Nazareth.

« La *Malkoûtâ de Shemmayâ*, c'est l'enseignement que Iéshoua a apporté dans son catéchisme élémentaire (évangiles synoptiques) et dans son catéchisme supérieur (évangile johannique). C'est qu'en effet, le mot *Malkoûtâ* ne veut pas dire *royaume*, *règne*, seulement, mais aussi *règle* et plus exactement *enseignement régularisant*.

« C'est pour cela que Jésus a eu cette phrase qui résume tout: « Je suis la voie, la vérité et la vie », c'est-à-dire la condensation de tous les mécanismes qui conduisent l'homme jusqu'au royaume. Iéshoua a été un régulateur qui apporte une règle. C'est un modeler de gestes et voilà pourquoi il nous parle de sa *Malkoûtâ*. Il est un *Malkâ*, un roi régulateur. »<sup>20</sup>

« Certes, ce terme de *Malkoûtâ* signifie bien, comme nous le lui faisons signifier d'une manière générale : *règne* et *royaume*. Mais chez Iéshoua, il signifie aussi, il signifie surtout, en visant l'indéfini perfectionnement des Gestes de l'homme : *régulation*, *règlement*, *règle* (dans le sens pédagogique du mot *Tôrâh* et son décalque araméen *Orâyetâ*). Ces deux derniers termes, en effet,

<sup>19</sup> *Recognitiones*, II, 1.

<sup>20</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 22 décembre 1943, 7<sup>ème</sup> cours, *Les leçons du rythme-catéchisme élémentaire*, pp. 136-137.

signifiant bien : *direction, directive* pour le perfectionnement des Gestes de l'homme, mais ils signifient surtout et simultanément: *instruction, enseignement* qu'on apprend par coeur.

« Si bien que le terme pédagogique *Orâyetâ* et le terme également pédagogique *Malkoûtâ* sont parfois interchangeables comme on le voit dans ce changement de « Ministère de l'instruction publique » annoncé par Rabbi Iéshoua le Galiléen (Mt 21, 43) aux chefs enseignants judâhens :

*La Malkoûtâ d'Elâhâ*  
*sera enlevée à vous* *et sera donnée à une nation*  
*qui en fera les fruits. »*<sup>21</sup>

Ce que confirme Mgr Alichoran, qui fut recteur de la paroisse chaldéenne de Paris et qui répondait, lorsqu'on lui demandait ce que signifiait « royaume de Dieu » : « mais c'est l'enseignement »<sup>22</sup>.

#### **Les clés du Royaume des Cieux**

Dans la mesure où le Royaume des Cieux n'est pas perçu d'abord comme étant l'enseignement régulateur des gestes humains qu'apporte Rabbi Iéshoua, mais souvent confondu avec l'Eglise<sup>23</sup> en tant que « société des chrétiens » ou même « peuple des chrétiens », les clés dont il est question ici vont être interprétées dans un sens imagé.

Mais si le Royaume des Cieux, ou mieux la Royance des Cieux, est bien un enseignement, alors il existe bien, au sens propre, des clés pour entrer dans sa compréhension. La sagesse populaire utilise elle-même cette analogie dans ce même sens lorsqu'elle nous parle de « la clé pour comprendre » ou qu'elle nous fait dire : « le sens de ce texte m'est fermé ». Rabbi Iéshoua utilise, par ailleurs, exactement, l'expression « la clé de la connaissance ». Il est d'ailleurs intéressant de rapprocher les deux textes synoptiques où il question de la même déploration :

« Malheureux êtes-vous,  
Savant-dans-les-Ecritures  
et Phariséens hypocrites !  
Car vous fermez-à-clé<sup>24</sup> le Royaume des Cieux  
devant les hommes.  
Or, vous-mêmes, vous n'entrez pas  
et ceux qui essaient d'entrer,  
vous ne les laissez pas entrer. »  
(Mt 23, 13)

« Malheureux êtes-vous,  
légistes,  
parce que vous avez enlevé la clé de la connaissance ;  
vous-mêmes, vous n'êtes pas entrés,  
et ceux qui essaient d'entrer,  
vous les avez empêchés. »  
(Lc 11, 52)

---

<sup>21</sup> Marcel JOUSSE.

<sup>22</sup> *L'Evangile en araméen, l'enseignement de Jésus au sommet de la montagne (Mt 5-7)*, traduction et commentaire par Mgr Alichoran, Bellefontaine, 2002, Spiritualité orientale n° 80, p.156.

<sup>23</sup> Rappelons-nous la célèbre boutade de Loisy : « Jésus annonçait le Royaume de Dieu et c'est l'Eglise qui est venue. » (Alfred LOISY, *L'Evangile et l'Eglise*, p. 153).

<sup>24</sup> En grec, le verbe utilisé est κλειώ, de la même famille que le mot clef : κλείς.

L'équivalence de ces deux textes montre bien l'équivalence des deux formules : « enlever la clé de la connaissance » et « fermer-à-clé le Royaume des Cieux », ce qui confirme, à la fois, que la Royance des Cieux est bien une connaissance et qu'il existe une clé qui ouvre ou qui ferme à cette connaissance. Par ailleurs, on trouve aussi l'expression « ouvrir les Ecritures », dans le sens d'en donner l'intelligence :

« Notre cœur n'était-il tout brûlant,  
quand il nous parlait sur la voie,  
quand il nous **ouvrait** les Ecritures. »  
(Lc 24, 32)

« Comme il en avait l'habitude,  
Paul alla les trouver  
et, trois shabbats de suite,  
il discuta avec eux à partir des Ecritures,  
**ouvrant** et établissant  
que le Christ devait souffrir et ressusciter des morts  
et que c'est lui le Christ,  
ce Jésus que moi je vous annonce. »  
(Ac 17, 3)

En conséquence, l'apôtre Pierre, qui est choisi comme pierre de fondation de la construction-instruction qu'est l'assemblée mémorisante de l'Eglise, après avoir reçu la mission de lutter contre l'oubli de cet enseignement qui doit structurer l'Eglise, reçoit maintenant le rôle d'interpréter et de donner le sens profond de cet enseignement. Et contrairement à ce qu'affirment les adversaires de la primauté de Pierre, ce pouvoir des clés, il est le seul à l'avoir reçu, parmi les apôtres. Et ce pouvoir des clés n'est pas le même que l'autre pouvoir qui va suivre : celui de lier et de délier que recevront également les autres apôtres, ainsi que nous allons le voir.

### « Ce que tu lieras... ce que tu délieras sur la terre... »

Il est amusant de constater que les adversaires de la primauté de Pierre, qui font reposer leur argumentation sur une pseudo différence de mots : *petra-petros*, en attribuant deux sens différents au même mot, n'hésitent pas à confondre deux affirmations de Iéshoua pourtant totalement différentes, en leur attribuant la même signification (!!!) :

« Et ce que tu lieras sur la terre,  
est lié dans les cieux,  
et ce que tu délieras sur la terre,  
est délié dans les cieux. »  
(Mt 16, 19)

« Jésus souffla sur ses disciples  
et leur dit :  
« Recevez l'Esprit Saint.  
Ceux à qui vous remettez les péchés,  
ils leur ont été remis.  
Ceux à qui vous les retenez,  
ils ont été retenus. »  
(Jn 20, 22)

Voici cette argumentation :

« Il est hors de doute que les promesses de lier et de délier ont été données à l'apôtre Pierre. Cela ressort évidemment des paroles ci-dessus. Mais il n'y est pas dit qu'elles lui ont été faites d'une manière **exclusive**. Les commentateurs papistes, qui font grand étalage de ce texte pour établir la primauté de Pierre, négligent une chose bien simple cependant, à savoir de contrôler cette promesse du Christ avec sa réalisation.

« Pour nous, nous raisonnons ainsi : si le pouvoir de lier et de délier a été conféré dans la suite au seul apôtre Pierre, c'est qu'il lui avait été promis à l'exclusion des autres. S'il est octroyé non seulement à Pierre, mais encore à ses collègues dans l'épiscopat et même à de simples fidèles, c'est à notre avis que la promesse faite à Pierre n'avait pas un sens exclusif. Examinons donc de quelle manière cette promesse a été exécutée. Ouvrons l'Évangile de saint Jean (20, 22) : « Jésus souffla sur ses disciples et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. A quiconque vous pardonnerez les péchés, ils seront pardonnés. A quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus. ». Si l'on rapproche ce passage du récit identique de saint Luc, on voit que Jésus donna aux disciples la faculté de remettre les péchés le soir du jour de la résurrection, quand les deux disciples revenus à Jérusalem, trouvèrent réunis les onze et ceux qui étaient avec eux (Lc 24, 33). »<sup>25</sup>

Pourquoi deux mots identiques *petros/petra* peuvent-ils avoir deux sens différents alors que deux formules différentes *lier-délier/remettre-retenir* ont le même sens ? C'est d'autant plus amusant que Rabbi Iéshoua semble avoir donné le même pouvoir de lier et de délier à tous ses disciples : « En vérité, je vous le dis : Tout ce que vous lierez sur la terre est lié dans les cieux et tout ce que vous délierez sur la terre est délié dans les cieux » (Mt 18, 18) et cet auteur n'a même pas l'idée de faire valoir cet argument. Et, pourquoi cet auteur qui revendique de savoir comment a été réalisée la promesse du Christ ne s'inquiète-t-il pas de savoir comment elle a été réalisée historiquement : l'histoire de l'Église témoigne-t-elle d'une pratique montrant que le pouvoir de remettre les péchés a été réellement accordé à n'importe quel fidèle ? Comme quoi, rien ne semble résister à la mauvaise foi, capable de tordre les textes s'il le faut et de nier l'évidence des faits historiques !

Non, le pouvoir de lier-délier n'est pas le même que celui de remettre-retenir les péchés, même si s'ils sont en dépendance l'un de l'autre. Pour les confondre, il faut rester à la superficie des textes et tout ignorer du contexte pédagogique qui est toujours celui de Rabbi Iéshoua et de ses apprenants. Disons d'emblée que le pouvoir de lier-délier intervient pour éviter le péché et donc avant le péché, le pouvoir de remettre ou retenir les péchés intervient après le péché.

#### **Lier-délier la récitation**

Dans le milieu ethnique palestinien, le récitant qui se balance de droite à gauche, tout en récitant sa leçon et le bœuf qui se balance de droite à gauche, en tirant la charrue, tout en ruminant sa nourriture, présentent une telle analogie de gestes, que le récitant sera perçu sous le joug de la récitation, comme le bœuf est sous le joug de la charrue.

Le Joug désigne donc, dans le milieu palestinien, le geste de la récitation qui se balance de droite à gauche et de gauche à droite. Comme cette récitation palestinienne est essentiellement celle de la Tôrah, on parlera donc du joug de la Tôrah. C'est ainsi, par exemple, que le Targoum du Cantique des Cantiques, au moment de traduire le verset hébraïque suivant :

<sup>25</sup> <http://www.gallican.org/primaute.htm>

« Tes joues sont belles parmi les perles,  
ton cou au milieu des colliers. »  
(Ct 1, 10)

affirme ceci :

*« Quand ils entrèrent dans le désert, le Seigneur dit à Moïse : Qu'il est beau ce peuple pour que je lui donne les paroles de la loi et qu'elles soient comme un mors dans leurs bouches pour qu'ils ne s'écartent pas de la bonne voie, comme le cheval qui a un mors dans la bouche ne s'en écarte pas. Qu'il est beau son cou pour porter le joug de mes préceptes, pour qu'ils soient comme un joug sur le cou du bœuf qui laboure le champ et se nourrit, lui et son maître. »*

En conséquence, dans les textes bibliques, l'invitation à prendre le Joug est une invitation à réciter la Tôrah, comme c'est le cas dans les textes du Siracide qui suivent, où il est question de la Sagesse dont il faut prendre le joug sur son cou. Mais l'auteur nous dit très clairement que cette Sagesse

« n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très-Haut,  
la Tôrah promulguée par Moïse,  
laissée en héritage aux assemblées de Jacob.  
C'est elle qui fait abonder la sagesse... »  
(Si 24, 23-25)

Prendre le joug de la sagesse, c'est donc prendre le joug de la Tôrah :

« Approchez-vous de moi, ignorants,  
mettez-vous à l'école.  
Pourquoi vous prétendre si dépourvus  
quand votre gorge en est si assoiffée ?  
J'ai ouvert la bouche pour parler :  
**mettez votre cou sous le joug.**  
Que vos gorges reçoivent le fardeau (hébreu) = l'instruction (grec des Septante),  
il (elle) est tout près, à votre portée.  
Voyez de vos yeux : comme j'ai eu peu de mal  
pour me procurer beaucoup de repos. »  
(Si 51, 23-27)

« Mon fils ! Dès ta jeunesse choisis l'instruction  
et jusqu'à tes cheveux blancs tu trouveras la sagesse.

...  
Car la sagesse mérite bien son nom,  
elle n'est pas accessible au grand nombre.  
Ecoute, mon fils, accueille ma pensée,  
ne rejette pas mon conseil :  
Engage tes pieds dans ses entraves  
**et ton cou dans son collier.**  
Présente ton épaule à son fardeau,  
ne sois pas impatient de ses liens.

...  
Car à la fin tu trouveras en elle le repos  
et pour toi elle se changera en joie.

**Son joug sera un ornement d'or,**  
ses liens des rubans de pourpre. »  
(Si 6, 18 et 22-28)

De l'analogie du Joug, on passe aisément à l'analogie du travail. D'où l'expression traditionnelle : « travailler à la Tôrah ».

« Travailler à la Tôrah, c'est faire le geste du travail, le balancement des êtres qui travaillent, bêtes et gens. Aussi avons-nous, à chaque instant, des jeux de mots rythmo-pédagogiques qui sont quasiment impossibles à traduire. Par exemple, « cultiver » et de là notre mot « culte ». Notre mot culte ne signifie plus travail pour nous et c'est bien dommage pour la recherche profonde et la compréhension !

« Comme nous sommes loin de ces grandes gesticulations laborieuses qui nous éclairent sur le véritable travail qu'est le travail humain de la mémorisation, après avoir été le mécanisme humain de l'expression. Comme il faudrait donner l'explication de ce mot « Joug » ! »<sup>26</sup>

D'où également le couple formulaire traditionnel chez les rabbis d'Israël : lier-délier. En effet, de même qu'on lie le joug au cou des bœufs pour le travail et qu'on délie ce joug après le travail, de même, on lie le Joug de la Tôrah quand on récite celle-ci et on délie celle-ci quand on ne la récite plus.

Comme nous sommes dans un milieu de style oral, le seul accès à la connaissance de la Tôrah passe par la mémorisation de celle-ci. Nous avons donc la consécution suivante : lier le joug de la Tôrah, c'est la réciter, c'est la mémoriser, donc connaître la Tôrah et donc pouvoir la pratiquer. Délier la Tôrah, c'est ne plus la réciter, c'est ne plus la mémoriser, donc ne plus la connaître, donc ne plus la pratiquer.

Lorsque Iéshoua donne à Pierre (et aux autres apôtres) le pouvoir de lier-délier, c'est d'abord le pouvoir de faire réciter ou de ne pas réciter son enseignement qu'il leur donne. Si on en croit Jean l'évangéliste :

« Il est aussi de nombreuses choses  
que fit Jésus :  
celles-ci, si elles étaient écrites, une par une,  
je pense que le monde lui-même ne pourrait contenir  
les livres qu'on en écrirait. »  
(Jn 21, 25)

Les Evangiles ne contiennent donc pas la totalité de ce que Iéshoua de Nazareth a fait et enseigné. Un choix a été fait dans ce qui a été rapporté et ce choix, ce sont les apôtres et, plus spécialement Pierre, qui l'ont fait. Ce sont eux qui ont décidé ce qu'il convenait de lier et de délier.

Dans la synthèse finale de son œuvre, malheureusement inachevée, pour laquelle Marcel Jousse dictait à Gabrielle Baron les éléments nécessaires à cette synthèse – ce qu'on appelle les *Dernières Dictées* – il revient sur le rôle très important joué par l'apôtre Pierre dans la constitution des colliers-compteurs destinés à transmettre l'essentiel de ce que Iéshoua a fait et dit.

---

<sup>26</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 290.



Il nous explique, tout d'abord, que Pierre était préparé par sa culture de style oral à cette fonction :

« Si nous n'avons pas le trésor stylistique formulaire de la Tradition de style oral avant Homère, il ne faut pas avec Iéshoua nous comporter comme si nous n'avions rien également avant lui. Nous pouvons pratiquement recevoir autant que lui, et c'est ce qui va permettre maintenant de comparer et, si l'on ose dire, d'égaliser les trésors stylistiques que les deux paysans galiléens, Iéshoua et son apprenneur Kêphâ, avaient reçu du style oral des targoûms araméens avant que le Rabbi et son apprenneur se soient pédagogiquement rencontrés. Nous passons ainsi, sans presque nous en douter, de la formation stylistique du Maître à la formation stylistique de l'Elève.

« Mais chose peu ordinaire pour nous, gens de style écrit, quand le Maître et l'Elève, ou mieux, l'enseigneur Iéshoua et l'apprenneur Kêphâ se sont rencontrés, leur formation stylistique était la même et depuis de nombreuses années, c'est-à-dire depuis la naissance. C'est que là, nous n'avons pas une formation scolastique ni même scolaire, mais une formation familiale qu'on oserait dire congénitale. Parler d'ignorance, ou de moindre formation, dans un milieu de tradition de style oral, c'est montrer qu'on ne connaît rien à la pédagogie ethnique de ce milieu. Il y a des degrés d'intelligence. Il n'y a pas des degrés de science. De même, il n'y a pas de degrés dans l'acquisition du langage maternel et de ses proverbes, il y a seulement une plus ou moins facile acquisition et une plus souple maîtrise d'utilisation. Naturellement, en cela comme en toutes choses, deux hommes ne sont jamais mathématiquement égaux. N'empêche que l'intercompréhension est analogue et l'intercommunication rythmo-pédagogique depuis longtemps commencée.

« Ce fut donc une lourde erreur anthropologique et ethnique de parler des appreneurs que Rabbi Iéshoua appela pour « marcher après lui », comme s'ils étaient des hommes ignorants et grossiers comparables aux pauvres paysans que les civilisations livresques, dites civilisatrices, ont dépouillé de leur civilisation de style oral. Au point de vue rythmo-catéchistique, Iéshoua et Kêphâ avaient reçu le même nombre de « talents » traditionnels et formulaires. Restait à eux deux la différence personnelles de les faire valoir selon leurs capacités, mais selon une même méthode. »<sup>27</sup>

Armé de cette formation rythmo-catéchistique de son milieu, l'apôtre Pierre a commencé à composer les récitations historiques des faits de son Rabbi, au moment même du déroulement des faits :

« Aussi ne serait-il pas étonnant si, pendant que le Rabbi taillait les facettes-formulaires de ses perles-leçons doctrinales, le Chef déjà choisi parmi ses appreneurs et prolongateurs avait commencé à tailler les facettes de ses perles formulaires historiques, sur le modèle des perles formulaires historiques des Targoûms, à lui familiers rythmo-mélodiquement dès l'enfance, à lui comme à tous les co-appreneurs paysans-artisans galiléens.

« Il est plaisant de penser que les plus éminents critiques livresques envisageaient assez volontiers une Qehillâ paysanne comparable à celle de Iéshoua, comme un groupement d'école buissonnière sans mémoire, sans méthode pédagogique, sans but ethnique. En vérité, c'est se faire d'un Rabbi aussi prestigieux et aussi traditionnel que Iéshoua une idée peu flatteuse. Les critiques plumitifs dans un milieu de style écrit admettraient, et même exigeraient, que les témoins des faits les plus insignifiants aient éprouvé le besoin de prendre des notes au sujet de paroles et de faits dont ils sont les témoins intéressés, *mais oublieux*. Se figurent-ils qu'un milieu de tradition de style oral aux techniques millénaires n'a pas entraîné ses improvisateurs formulaires à improviser, séance tenante, et à retenir, avec fidélité et durabilité les faits et gestes où vient se jouer la synthèse dramatique de tout son passé, de tout son présent et de tout son futur ? Qu'on songe aux récitatifs rythmiques historiques que nous avons naguère rappelés chez les Kabyles, chez les Serbes, etc. Et non seulement les hommes, mais les femmes s'avèrent les improvisatrices instantanées des récitatifs historiques de

---

<sup>27</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, pp. 85-86.

faits guerriers ou familiaux qui demeurent ainsi comme les commentaires rythmo-mélodiés des rythmo-mélodiques généalogies familiales.

« Nous n'avons pas besoin d'aller chez les Kabyles, ni chez les Serbes. Le milieu paysan galiléen que nous sommes en train d'ausculter nous dit que c'est Mariâm elle-même, la mère de Rabbi Iéshoua, qui a rythmo-mélogié et composé formulairelement les récitatifs historiques de l'enfance de son fils et des faits et gestes de sa parenté. Une improvisatrice de style oral traditionnel n'a pas besoin d'avoir la plume à la main pour composer et garder l'histoire de sa famille. Ce n'est pas, comme on le dit maintenant, « l'Histoire avant l'Histoire », c'est l'Histoire au moment de l'Histoire, et retenue fidèlement et personnellement comme Histoire. Si Mariâm a ainsi agi selon les comportements traditionnels de son milieu paysan familial, on peut juger qu'il n'en a pas été autrement de la part d'un récitant entraîné des targoûms araméens quotidiennement et inlassablement répétés et imités.

« A la disparition de Rabbi Iéshoua, combien de perles formulairees historiques sur la vie de son Rabbi avaient-elles déjà été taillées en facettes targoûmiques par le grand targoûmisant galiléen Kêphâ ? C'est ce que personne ne pourra préciser. Mais c'est ce qu'aucun anthropologiste de la tradition de style oral n'aura jamais la simplicité de nier. Et non seulement ces perles de Kêphâ étaient dans la mémoire de Kêphâ, mais elles étaient évidemment distribuées dans la mémoire de ses co-apprenneurs. »<sup>28</sup>

Après le départ de Iéshoua, l'apôtre Pierre va organiser l'enfilage des Faits et Dits de son Rabbi en colliers-compteurs :

« Se rend-on compte maintenant quel simple jeu rythmo-pédagogique c'était pour un pareil modeleur de perles historiques de se mettre un beau jour au milieu de sa petite Qehillâ et de la bâtir, c'est-à-dire palestiniennement de *l'instruire*, en sept colonnes qui, en transmuant l'analogisme traditionnel, se présentent sous la force d'un collier-compteur aux sept enfilades. Enfilades de perles-leçons dont il n'y a peut-être plus guère des perles nouvelles à cristalliser pour que les enfilades des Faits et des Dits apparaissent comme un magnifique collier-compteur autour de la nafshâ-gorge de Kêphâ pour aller s'enrouler, déjà bien préparé préalablement, autour de la nafshâ-gorge de Mattai et de tous les autres apprenneurs de Rabbi Iéshoua, devenus répéteurs du Rabbi et de son successeur-enseigneur choisi.

« Et nous avons, sans rien heurter des lois de la tradition de style oral galiléen, la naturelle saisie anthropologique et ethnique du Collier-compteur de Kêphâ aux perles historiques enchâssant les bijoux doctrinaux de Rabbi Iéshoua, envoyant à travers la Palestine ses apprenneurs galiléens, avant qu'ils ne s'en aillent, avec leur sunergoï, à la conquête d'Athènes et de Rome par l'unique et invincible puissance de la mémoire de la tradition de style oral. Evidemment, pour juger de l'aisance avec laquelle un improvisateur de style oral comme Kêphâ peut, non pas prendre des notes écrites, mais prendre des modules mnémoniques à chaque instant notable, il faut être aussi familier avec les formules traditionnelles que nous le sommes avec le crayon et les signes graphiques. C'est ce que jamais jusqu'ici on ne s'était donné la peine d'étudier à même la pratique des improvisateurs de style oral. »<sup>29</sup>

Et Marcel Jousse d'attirer notre attention sur l'organisation et le calibrage, entièrement pédagogique, de ce collier-compteur de Kêphâ :

« C'est à l'intérieur d'une assemblée mémorisante, d'une Qehillâ, que s'élaborent dans la bouche de Kêphâ et que se mémorisent en écho dans la nafshâ-gorge de ses Co-envoyés, les perles-leçons du Collier-compteur araméen. L'ensemble de ce Collier-compteur est trop génialement orienté en sens unique pour n'avoir pas été pédagogiquement dirigé par un génie élaborateur unique. Plus on étudie, soit par unités, soit dans leur ensemble global, les perles-leçons du Collier-compteur et moins

<sup>28</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, pp. 86-87.

<sup>29</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, p. 88.

on a l'impression d'un rapetassage tardif, fait de pièces et de morceaux, isolément composés à l'aventure. »<sup>30</sup>

« « Quel est l'intendant fidèle et prudent qu'établira le Maître sur ses serviteurs pour distribuer au temps convenable la mesure de froment ? ». Cette question, adressée à Kêphâ par le Rabbi pendant sa vie, va maintenant trouver sa réponse. C'est lui, Kêphâ, qui est l'intendant choisi dont l'exactitude et la prudence va distribuer, avant le temps de l'envoi, les perles-leçons ordonnées et comptées aux prochains Envoyés. C'est ce rôle d'intendant pédagogique ordreur et compteur qu'il nous faut analyser dans tout ce qu'il a de sage et de prudent, jusqu'aux plus méticuleux détails, sans oublier l'ensemble. En effet, la longueur de l'ensemble est d'une importance capitale pour la formation des Formateurs.

« L'anthropologiste de la mémoire ne saurait trop techniquement admirer la mesure humaine qui a présidé au nombre de perles-leçons destinées à être apprises et récitées par la nafshâ-gorge des Enseigneurs et de leurs futures Appreneurs. Or, une étude expérimentale et approfondie nous convainc bien vite de la sage longueur du Collier-compteur de Kêphâ. Mais cette longueur n'est pas un flux continu. S'il faut diviser pour régner, il faut également diviser pour mémoriser. C'est cette division pour la mémorisation qu'on admirera jamais assez dans le chef d'œuvre rythmo-catéchistique de Kêphâ. La preuve en est que les quatre autres Intendants, émules de Kêphâ et qu'on appelle Evangélistes, se sont accordés, sans s'imiter directement, à donner à leur Collier-compteur une longueur parfois un peu moindre, mais jamais supérieure à la longueur raisonnablement supposée du Collier-compteur modèle de Kêphâ.

« Ce que nous disons là a trait uniquement à l'aide-mémoire qu'était la mise par écrit de ce qu'on jugeait comme normalement suffisant et nécessaire à la formation des appreneurs des Faits et des Dits de Iéshoua. Tel metteur par écrit prend bien soin de nous faire savoir que, s'il mettait par écrit tout ce qu'il a appris de son Rabbi, tous les livres du monde ne suffiraient pas à le contenir. Ce qui est mis par écrit est mis par écrit pour qu'on ait ainsi l'aide-mémoire de la mesure de sciences à ce qui est nécessaire à l'information et à la formation de l'apprenant. Qu'il s'agisse de la Besôretâ élémentaire présidée par Kêphâ, ou qu'il s'agisse de la Besôretâ supérieure présidée par Iohânân, nous trouvons, pour des matières différentes, un analogue Collier-compteur aux sept enfilades de perles-leçons, d'une longueur totale sensiblement équivalente. Plus profonde sera notre connaissance du milieu ethnique palestinien de *tradition de style oral*, et plus nous sentirons nécessaire d'admettre que l'Intendant de la Besôretâ élémentaire, comme l'Intendant de la Besôretâ supérieure, ont dû juger que le temps convenable pour distribuer la juste mesure de leurs perles-leçons était un temps peu distant l'un de l'autre, comme il convient au complémentaire de suivre l'élémentaire. »<sup>31</sup>

« Perle par perle, ou en d'autres termes analogiques, Pierre par Pierre, sur le roc ou sur le Kêphâ fondamental, le bâtisseur galiléen bâtissait et donc instruisait sa Qehillâ en y faisant grandes ouvertes les portes de mémoire aux sept colonnes mnémotechniques. A peine bâtie, la Qehillâ entendait son Qohelet égrener d'abord sporadiquement ses perles, jusqu'au jour où la disparition du Rabbi Enseigneur commande à l'apprenant-compteur, ce bon maître de maison de construction et d'instruction, de tirer et de compter, hors du trésor de son cœur-mémoire, le nouveau et le vieux. Le vieux, c'est-à-dire ce qui avait été doctrinalement cristallisé par le Rabbi et historiquement enchâssé par l'apprenant ; le nouveau : ce qui allait être, en dernier lieu, présenté et historiquement enchâssé. »<sup>32</sup>

Il nous reste maintenant à étudier, avec Marcel Jousse, comment le Collier-compteur de Pierre va servir de base et de référence aux autres colliers-compteurs des co-appreneurs que sont les apôtres :

<sup>30</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, p. 130.

<sup>31</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, pp. 125-126.

<sup>32</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, p. 91.

« Deux noms palestiniens sont pédagogiquement et historiquement associés dès le commencement où nous entendons s'égrener dans leur Séder-Séfer reconnaissable, le Collier-compteur araméen. Ces deux noms qu'il ne faudra jamais séparer, c'est Kêphâ-Mattaï. Car le premier que l'histoire nous présente en face de Kêphâ l'araméen, c'est l'araméen Mattaï. Mais, chose d'une inappréciable importance, la voix araméenne de Mattaï n'est pas une voix, mais un écho, et l'écho de Kêphâ l'araméen. Tout ce que nous allons entendre de véritablement primordial, venant de la bouche de Kêphâ, va nous être transmis en écho fidèle par Mattaï, répéteur de l'apprenneur-créditeur Kêphâ. Si Mattaï nous apparaît historiquement comme l'un des premiers enseignants des Judaïstes aramaisants de la Palestine, c'est comme apprenneur de Iéshoua et répéteur de Kêphâ. Répéteur pendant de longues années du Collier-compteur araméen de Kêphâ. Uniquement araméen, mais pas nécessairement immuable dans la disposition de ses perles-leçons en vue de leur adaptation pédagogique aux individus.

« Là encore, au commencement est l'individu. Les besoins de chacun ne sont pas les besoins de la communauté. C'est cela que, dès le début, nous devons nous attendre à trouver dans la mouvance du Collier-compteur, qui n'est précisément Collier-compteur que pour être en mouvement. Non pas mouvement au hasard, mais mouvement toujours si bien conduit et maîtrisé qu'en dépit de tous ces va-et-vient adaptés de perles-leçons, on peut toujours surprendre, comme dans un tréfonds de mémoire prodigieusement maîtrisée, se profiler le primordial Collier-compteur de Kêphâ aux sept enfilades de perles-leçons, dont les cinq enfilades centrales sont constituées par une demi-section de perles des Faits et par une demi-section de perles de Dits.

« Heureusement ou malheureusement, le Collier-compteur primordial n'a pas été saisi immédiatement dans sa disposition première avant son emploi rythmo-catéchistique pour lequel précisément était faite la *disposition première*, et qui, sans aucun doute, *restera toujours en maîtrise au fond de la mémoire de tous les Envoyés araméens*. Autrement, sans cette maîtrise permanente et comme en subconscience, comment voudrait-on que nous puissions entrevoir la disposition première à travers les multiples transpositions dernières ? Et quand nous disons dernières, ce sont seulement les dernières effectuées, ou en train de s'effectuer, au moment de la saisie des perles-leçons en plein déroulement rythmo-catéchistique. »<sup>33</sup>

« Il s'agit alors de suivre les différentes expériences qui se font sur le Collier-compteur vivant qu'est bon gré mal gré son compositeur Kêphâ. La première saisie anthropologique et mnémonique de Kêphâ compositeur, ordreur et compteur, c'est dans la fixation araméenne et jérusalémienne de Kêphâ par Mattaï. Cette fixation révèle un Collier-compteur qui peut encore et à bon droit recevoir le nom technique de Séder-Séfer, nom décalqué en un grec qui a perdu tout caractère technique : *suntaxis*. De toute nécessité anthropologique, il faut rigoureusement rendre à Kêphâ ce qui est à Kêphâ, c'est-à-dire toutes les structures techniques qui sont encore saisissables, et là seulement, dans le Collier-compteur uniquement attribué à Mattaï araméen. Sans ce premier état, quoique déjà parfait, nous n'aurions pas la possibilité d'étudier sans hésitation les sept enfilades contenant elles-mêmes parfois des septaines et toujours une demi-enfilade de Faits et une demi-enfilade de Dits. Sauf pour les enfilades extrêmes, 1 (Enfance) et 7 (Passion et mort) qui ne contiennent que des Faits.

« Il faut épuiser aussi profondément que possible tout ce que peut encore contenir comme outils de mémoire le Collier-compteur jérusalémien de Kêphâ-Mattaï. C'est alors que prendra un intérêt anthropologique passionnant la comparaison de ce premier état du Collier-compteur après son utilisation et son adaptation par Kêphâ à Rome. Adaptation fixée dans son décalque grec par le sunergos Markos. Là, l'Histoire nous dit que Kêphâ ne voulait pas faire un Séder-Séfer, mais qu'il donnait ses leçons selon les besoins. Il est curieux de voir ce que, de la ville de Jérusalem à la ville de Rome, est devenu extérieurement et catéchistiquement ce qui, de toute évidence, était resté le même Collier-compteur aux sept enfilades dans la mémoire du génial ordreur-compteur qu'était Kêphâ. C'est au sein de sa Qehillâ et pour construire catéchistiquement cette Qehillâ que Kêphâ élaborait le Collier-compteur araméen aux sept enfilades. Il va de soi que chacun des douze Apprenneurs de Rabbi Iéshoua

<sup>33</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, pp. 93-94.

en était rythmo-catéchisé. C'était évidemment le Rythmo-catéchisme fondamental et qui consistait à enchâsser les récitatifs formulaires de Rabbi Iéshoua dans les cadres historiques targoûmiquement formulaires de celui qui succédait comme Chef de la catéchisation.

« En effet, n'oublions jamais que c'est un vivant rythmo-catéchisme que Kêphâ élabore et distribue à se co-catéchistes. [Gardons précieusement ce terme de *rythmo-catéchisme*, décalque grec de *rythmo-mishnaïsme*, ce qui nous empêche de tomber dans le terme si inexact et si faussant de prédication. Enlevons de notre terminologie le mot de prédication et toute une quantité de pseudo-problèmes se trouvent supprimés par le fait même. Ne transportons pas anachroniquement le milieu ethnique palestinien dans le milieu ethnique grec et latin. Nous sommes heureux qu'on ait remarqué que nous avons été le seul à attirer l'attention sur ce point capital et si profondément ignoré ou négligé.] Les Douze Envoyés sont restés en contact pendant assez longtemps pour avoir eu la possibilité de maîtriser, chacun pour soi, le Collier-compteur aux sept enfilades précisément élaboré ainsi pour être individuellement maîtrisé. Quand les Envoyés s'en sont allés, ils emportaient tous dans leur mémoire ce Collier-compteur aux sept enfilades aussi distinctes que souples. Ce qui frappe, en effet, dans l'utilisation de ce Collier-compteur individuellement maîtrisé, c'est sa persistante stabilité globale et sa constante adaptabilité des perles-Leçons et de leurs multiples facettes. Si bien que le Collier-compteur sera toujours celui de Kêphâ et cependant deviendra la propriété et la personnalité de chacun des Envoyés. Ce n'est donc pas un phénomène synoptique, c'est-à-dire une confrontation visuelle de textes alignés sur des colonnes parallèles, textes dépendant plumentivement les uns des autres. Nous avons là constamment affaire à des phénomènes récitationnels. Phénomènes dépendant d'une récitation formulaire prototype et phénomènes se diversifiant selon les adaptations incessantes de la récitation prototype et toujours saisissable.

« Un heureux hasard nous a permis de surprendre en plein milieu palestinien la maîtrise et le transport par Mattaï de ce Collier-compteur de Kêphâ. Sans doute, au moment de sa fixation, par écrit, le Collier-compteur de Kêphâ était vraisemblablement déjà disloqué parce que personnellement adapté aux Appreneurs palestiniens. En outre, le fait que nous n'ayons plus cette fixation araméenne dans son texte araméen, mais dans un décalque grec ayant lui-même subi des adaptations postérieures, rend moins présentes l'originalité primordiale du Collier-Compteur de Kêphâ. N'empêche que ce que nous pouvons appeler le Collier-compteur de Kêphâ-Mattaï nous aide singulièrement à nous installer, pour ainsi dire, comme un paysan galiléen parmi les autres paysans galiléens du Cénacle Catéchistique, situé d'ailleurs dans tel endroit ou dans tel autre.

« C'est à Jérusalem, dans un de ces Cénacles catéchistiques, que nous voyons le nouvel Envoyé, Shâoùl de Giscala, venir confronter et vérifier la précision historique de sa récitation du Collier-compteur à lui transmis avec la récitation authentique insoupçonnable de Kêphâ lui-même. Il serait absolument invraisemblable que toute sa vie Shâoùl de Giscala ait côtoyé et utilisé des réciteurs du Collier-compteur primordial sans s'être soucié de le maîtriser lui-même et de l'utiliser selon les besoins pédagogiques de ses Appreneurs que le sunergos Loukas n'a été que le répéteur et le décalqueur fidèle l'ancien Appreneur de Rabbân Gamaliel.

« Qui nous démentirait si nous disions que le Collier-compteur complémentaire, si pédagogiquement mis en relief par Loukas, a été d'un usage quotidien chez Shâoùl de Giscala ? De même que la première enfilade aux sept perles-leçons si personnelles et vraisemblablement faite des récitatifs historiques composés et retenus par Mâriâm de Nazareth, ainsi que le disent, et par deux fois, les formules d'authentification:

*C'est Mâriâm...*

*C'est sa Mère...*

« C'est ce recours direct ou indirect à Kêphâ que ne peut éviter un Anthropologiste de la Tradition de style oral. Qu'est-il besoin de manuscrits entre des réciteurs palestiniens qui, tous les jours, rythmo-catéchisent en le rythmo-mélodiant selon la traditionnelle méthode palestinienne, le Collier-compteur primordial et adapté, rythmo-catéchisme araméen, décalqué par un ou plusieurs sunergoi araméo-hellénistique se voisinant, se succédant, et se complétant de jour en jour. Un pareil compagnonnage rythmo-catéchistique pourrait-il aboutir à autre chose qu'à une perpétuelle et vivante *concordia discors* d'une Tradition de style oral doublement formulaire : formulaire dans ses structures

aramaïquement targoûmiques, formulaires dans ses décalques traditionnellement transmis par les Septante.

« Entre Markos et Loukas, l'Histoire nous montre une perpétuelle collaboration de décalqueurs oraux au service de Shâoùl et de Kêphâ. Il serait inimaginable que ces perpétuels rythmo-catéchistes n'aient pu collaborer que par l'intermédiaire de petits papiers, constellés de variantes synoptiques. La réalité est autrement plus simple et plus vivante et également plus ethnique. N'oublions jamais que nous sommes toujours dans un milieu rythmo-catéchistique conduit par des rythmo-catéchistes palestiniens traditionnels. Le plus bel exemple de cette omniprésence palestinienne à travers le monde, c'est le spectacle de Kêphâ et de Shaoul rythmo-catéchisant en araméen à Rome avec l'aide constante de décalqueurs interchangeables, comme Markos, qui collaboraient avec Loukas auprès de Shâoùl. C'est tout ce vivant entregent qui ne peut pas avoir manqué de laisser des traces dans les décalques oraux de ces sunergoï. »<sup>34</sup>

#### **Lier-délier le précepte**

Lier-délier renvoient donc d'abord au fait de mémoriser-ne pas mémoriser et, pour Pierre, au fait de faire mémoriser-ne pas faire mémoriser. Mais, du coup, ce qui n'est pas mémorisé n'étant pas su donc connu, lier-délier va également signifier mettre en pratique-ne pas mettre en pratique. En ce sens-là, lier un précepte, c'est le rendre obligatoire, délier un précepte, c'est le rendre non obligatoire. En français, on dit bien « délier quelqu'un de ses obligations ».

Voici un extrait du Talmud où on voit le mot « lié » prendre le sens d'obligatoire :

« Rabbi Haggai récitait :

Rabbi Samuel bar Rabbi Isaak entra dans une synagogue.

Et il vit un sopher

donnant le targoûm à même un siphra (un livre).

Et il dit à lui :

« *Cela est lié pour toi :*

*Les Dabârs qui ont été donnés par bouche, par bouche,  
et les Dabârs qui ont été donnés par écrit, par écrit ».* »

(Meguila, folio 74, colonne D)

Dans ce second sens, les apôtres reçoivent donc le pouvoir de rendre obligatoire ou non-obligatoire un précepte. C'est dans ce sens que l'Eglise peut délier un religieux de ses vœux ou déclarer la nullité d'un mariage.

#### **Remettre-retenir le péché**

Lier-délier interviennent pour éviter le péché, soit, dans le premier sens de mémoriser-ne pas mémoriser, en luttant contre l'ignorance (« nul n'est censé ignorer la loi ») ou en permettant l'ignorance (on ne saurait être tenu coupable de transgresser une loi qui n'a pas été édictée), soit, dans le second sens de rendre obligatoire ou non-obligatoire, en obligeant quelqu'un à respecter une obligation ou en lui permettant de ne pas respecter cette prescription.

Il s'agit donc d'un tout autre pouvoir que celui de remettre ou retenir le péché qui intervient, lui, après que le péché a été commis. Le pouvoir remis aux apôtres, le soir de la Résurrection de Iéshoua, de remettre-retenir, n'est donc pas celui remis à Pierre et aux autres apôtres, de lier-délier, après la confession à Césarée de Philippe.

<sup>34</sup> Marcel JOUSSE, *Dernières Dictées*, AMJ, 1999, pp. 127-130.

## **Conclusion**

Trois pouvoirs sont donnés par Rabbi Iéshoua de Nazareth, deux à tous les apôtres : celui de lier-déliar et celui de remettre-retenir et un pouvoir donné à l'apôtre Pierre seul : celui des clés de la connaissance de la Parole de Dieu et donc de son interprétation. C'est sur ce pouvoir que réside la primauté de Pierre même si, de toute évidence, Pierre a également joué un rôle prééminent dans la constitution des colliers-compteurs des évangiles, en collaboration avec les autres apôtres.